

Sylvie Brunel

Frontières

ROMAN

DENOËL

Frontières

DU MÊME AUTEUR

- Famines et politique*, Presses de Sciences Po,
coll. La Bibliothèque du citoyen, 2002.
- La faim dans le monde, comprendre pour agir*, PUF, 1999.
- Géopolitique de la faim* (maître d'œuvre), rapport annuel d'Action
contre la faim 2001, 2000, 1999, PUF.
- Le monde peut-il nourrir le monde ?*, Croissance,
les clés de la planète, n° 1, 1996.
- Ceux qui vont mourir de faim*, Éd. du Seuil, coll. « L'Histoire
immédiate » (1997), traduit en portugais aux Éditions Campos
das lettras (1997), en espagnol aux Éditions Mensajero (1998).
- La coopération Nord-Sud*, PUF, « Que sais-je ? », 1997.
- Le sous-développement*, PUF, « Que sais-je ? », 1996.
- Les problèmes alimentaires dans le monde* (maître d'œuvre,
avec Yves Léonard), Cahiers français, n° 278,
La Documentation française, 1996.
- Le Sud dans la nouvelle économie mondiale*, PUF,
coll. « Major », 1995.
- Le gaspillage de l'aide publique*, Seuil,
coll. « L'Histoire immédiate », 1993.
- Les Tiers Mondes*, La Documentation photographique, n° 7014,
Documentation française, décembre 1992.
- Une tragédie banalisée : la faim dans le monde* (avec le concours
de l'AICF), Hachette, coll. « Pluriel-Intervention », 1991
- Sahel, Nordeste, Amazonie : politiques d'aménagement en milieux
fragiles* (maître d'œuvre, avec Nelson Cabral),
Unesco-L'Harmattan, 1991.
- Tiers Mondes, controverses et réalités* (maître d'œuvre),
Economica-Liberté Sans Frontières, 1987.
- Le Nordeste brésilien, les véritables enjeux*, LSF, 1986.
- Asie, Afrique : greniers vides, greniers pleins* (maître d'œuvre),
Economica, coll. Économie agricole, 1986.
- La vache du riche mange le grain... du riche*, LSF, 1985.

Sylvie Brunel

Frontières

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25462-3
B 25462-3

1.

Quand Sarah pénétra dans les locaux de Mission contre la Famine, elle se crut dans une agence de publicité. Décor gris métallisé, hôtesse derrière un vaste comptoir d'accueil, plantes vertes et salon de réception donnant sur un jardin intérieur... Jamais elle n'aurait imaginé ainsi le siège des mythiques French doctors, dont l'épopée fascinait la jeunesse du monde occidental.

– Fabrice ! Kaboul en ligne !

La jeune femme sursauta. Un micro nasillard et réglé trop fort beuglait. Des ordres brefs, impérieusement aboyés, laminaient l'espace d'une façon que Sarah jugea oppressante.

Comme rien ne se passait, l'appel fut répété plusieurs fois. Brusquement, il changea de nature.

– Fred ! La radio pour le Honduras !

Sarah regarda autour elle, s'attendant à voir débouler, toutes affaires cessantes, des hommes au front soucieux. Mais personne ne semblait réagir. Le hall était fendu en tous sens par des personnes parfaitement indifférentes aux appels. La plupart transportaient d'un lieu à l'autre les objets les plus hétéroclites : sacs postaux débordant de lettres, malles, valises et sacs à dos, matériel électronique... Café noir aussi. Pas une qui ne tienne à la main un gobelet vacillant, dans une ten-

tative hasardeuse de concilier le déplacement de liquide brûlant et d'éléments solides, visiblement très lourds. La planète entière attendait au téléphone, mais les French doctors ne se montraient pas. Sarah supposa qu'une agitation intense devait régner dans les étages, hors de la vue du commun des mortels.

La voyant plantée dans le hall, indécise, l'hôtesse se détourna du micro pour l'interpeller. Avec son sweat défraîchi, son air d'avoir passé la nuit sous les ponts et ses cheveux qui avaient dû, en d'autres temps, être teints en blond, elle était déjà plus proche de l'idée que Sarah se faisait des humanitaires. La jeune femme expliqua qu'elle avait rendez-vous avec le service du recrutement.

Ce n'était pas tout à fait exact : elle avait juste reçu une lettre l'informant que sa candidature avait été sélectionnée. Rien d'étonnant d'ailleurs, après plus de cinq ans en Afrique, même si c'était dans une association plus petite. Plutôt que de suivre la procédure normale, interminable, avec le film de présentation, la présélection, les entretiens de recrutement..., elle avait décidé de tenter sa chance directement : se présenter au siège de l'organisation en faisant valoir sa disponibilité immédiate pouvait peut-être lui permettre de quitter très vite la France.

Depuis qu'elle était rentrée du dispensaire burkinabé où elle avait travaillé pour une organisation religieuse, Sarah se sentait décalée à Paris. Tout lui paraissait étranger : les préoccupations des gens, la lecture des journaux, avec leurs gros titres sur le salaire des cadres et les nouveaux régimes miracles, le temps toujours compté où il fallait sans cesse regarder sa montre, être pressé. L'isolement aussi. Après avoir passé des années à partager la vie d'une communauté, la solitude parisienne, l'égoïsme, l'incompréhension de ses amis et de ses parents, l'hostilité qui sourdait des passants, ces regards

fuyants qui, jamais, ne croisaient le sien dans la rue, tout lui était insupportable. Même les petits bobos des enfants, que des mères affolées lui amenaient dans le service de pédiatrie où elle assurait un remplacement, l'exaspéraient : il fallait faire semblant de les prendre au sérieux, donner des conseils, des traitements, alors qu'ils guériraient tout seuls en trois jours. Elle voulait repartir pour l'Afrique.

– Vous avez rendez-vous ?

– Oui... Enfin, non. Mais Mme Braga m'a envoyé une lettre en me demandant de me présenter au siège. Mon nom est Sarah Dutour.

– Vous êtes médecin ?

– Non, infirmière.

– Alors, il faut assister à la réunion d'information du mercredi. Mme Braga ne reçoit que sur rendez-vous. Et seulement après que vous avez participé à la réunion d'information. Vous avez rempli le dossier de candidature ?

– Mais... c'est que je suis disponible immédiatement. J'ai pensé qu'en venant...

– Désolée, mais ça ne marche pas comme ça ici. Nous sommes jeudi, vous pouvez bien attendre la semaine prochaine, non ?

– Bien sûr, mais bon, comme je suis disponible, j'ai pensé que...

Sarah commençait à s'embrouiller, gênée de son insistance. Elle avait naïvement cru que ces grosses organisations non gouvernementales, les ONG comme on les appelait, avaient un besoin impérieux de personnes prêtes, comme elle, à tout abandonner pour passer de longs mois dans les pays les plus pourris. Les revues médicales qui traînaient dans la clinique où elle avait trouvé son intérim assuraient que les agences d'aide avaient de plus en plus de mal à recruter des professionnels de santé compétents et expérimentés. Surtout depuis

que les préparatifs de la guerre en Afghanistan mobilisaient les ONG du monde entier, prêtes à intervenir pour lutter contre la famine dans le sillage des militaires américains. Elle pensait donc qu'on allait l'accueillir à bras ouverts et se sentait ridicule, maintenant, de poireauter dans ce grand hall sillonné par des gens affairés, qui la contournaient comme un obstacle gênant sans lui prêter aucune attention.

L'hôtesse devait avoir l'habitude de ce genre de situation car elle ne montrait nulle contrariété, nulle hostilité. Le désarroi de Sarah la touchait.

– Écoutez, puisque vous êtes infirmière, je vais téléphoner à Mme Braga. On ne sait jamais, elle acceptera peut-être de vous recevoir. J'ai vu qu'un de ses rendez-vous de ce matin s'était décommandé.

La femme disparut derrière le comptoir pour pianoter sur un énorme central téléphonique. Sarah regrettait à présent d'avoir insisté. Était-elle vraiment sûre, après tout, d'être disponible immédiatement ?

– Véronique ? C'est Nadia, au standard. Pardonnez-moi de vous appeler pour vous poser cette question – je connais déjà la réponse –, mais j'ai ici une jeune infirmière, Sarah Dutour, qui dit que vous l'avez contactée. Elle m'assure être libre pour partir tout de suite. Elle n'a pas assisté à la réunion d'information. Je lui dis de revenir, n'est-ce pas ?

Sarah pensa que pour que l'hôtesse prenne autant de précautions, la Véronique en question ne devait pas être comode. Mais son visage parut se détendre.

– D'accord, je la fais attendre.

Elle raccrocha, visiblement heureuse de ne pas s'être fait envoyer aux pelotes, et se tourna vers Sarah.

– Vous avez de la chance ! Mme Braga va vous recevoir.

Elle ajouta sur un ton complice :

– Elle avait justement rendez-vous ce matin avec une infirmière qui devait partir pour le Sawana. La fille vient d'appeler pour annuler. J'ai vu que ça l'avait beaucoup contrariée. Avec l'Afghanistan, on manque de volontaires en ce moment. Si ça tombe, vous serez dans l'avion dans trois jours ! Asseyez-vous là-bas, elle vous recevra dès qu'elle le pourra.

Sarah prit la nouvelle comme un coup de poing. Quand même, le Sawana dans trois jours... Elle savait que le pays était en guerre civile depuis longtemps. Beaucoup d'organisations humanitaires, à commencer par celle qui l'employait jusque-là au Burkina, avaient renoncé à y travailler en raison de la confusion qui régnait dans le pays. Elle qui pensait qu'on l'enverrait sans doute en Afghanistan, comme les autres. Était-elle sûre de vouloir partir aussi vite ?

Elle s'installa dans un des fauteuils bas du salon de réception, dont l'esthétique – discutable – et l'inconfort – incontestable – laissaient à penser qu'ils avaient été conçus par quelque designer à la mode. Ils commençaient à faire fureur dans ce quartier en voie de réhabilitation accélérée, où les boutiques de fringues et les restos branchés évinçaient inéluctablement les anciennes boutiques de meubles et les ateliers de confection.

Deux grands gaillards à la pilosité mal maîtrisée, un moustachu qui ressemblait à un camionneur et un grand barbu tout maigre, s'approchèrent d'elle. Des French doctors ! Elle crut ingénument qu'instruits de sa présence, ils venaient s'enquérir de ses compétences et elle amorça le geste de se lever pour les accueillir. Sans même noter sa présence, ils passèrent à côté d'elle pour rallier la machine à café. Elle la remarqua alors, juste derrière son siège. Les deux hommes se servirent puis restèrent là, tranquillement, à converser en fumant, ignorant les appels micro que l'hôtesse poursuivait inlassablement.

Sarah leur jetait des coups d'œil à la dérobée. Elle se demanda s'il y avait un uniforme humanitaire : ils portaient la même tenue négligée, jean et chemise fripée, pataugas avachis aux pieds. Elle était mal placée pour les juger d'ailleurs : la sienne ne valait guère mieux, avec son jupon défraîchi et ses sabots d'un autre âge. Mais surtout, leur visage était marqué, les yeux cernés, l'air las, comme s'ils avaient commis trop d'excès, épuisé précocement leurs forces.

– Tu as lu le dernier rapport de Morteau sur l'Afghanistan ? C'était le grand maigre qui parlait.

– Heureusement ! En tant que directeur général quand même... il a disjoncté le pauvre, non ? Je lui ai conseillé de prendre quelques jours de vacances. En tout cas, pas question de montrer un truc pareil aux crânes d'œuf du conseil d'administration.

Sarah avait sursauté. Elle avait bien entendu : le moustachu baraqué dirigeait la boîte. Il devait s'agir de Bernard Boron, elle avait vu sa photo sur la plaquette de présentation de MCF – Mission contre la Famine avait acquis une telle notoriété que tout le monde, désormais, ne désignait plus l'organisation que par son sigle. Elle jeta un coup d'œil discret au dépliant : c'était bien lui. Sauf que près de la machine à café, il arborait un air ronchon, très différent du sourire avenant de la photo. Il avait l'air furieux contre lui-même et contre les autres. Seule sa Gitane, dont il tirait de grosses bouffées qui empestaient l'atmosphère, semblait lui procurer quelque apaisement. Enveloppée peu à peu par le nuage de fumée, Sarah avait l'impression d'être assise auprès d'un cendrier géant.

– Attends, Bernard, il ne fait que dire la vérité, rétorqua le grand maigre. Ce que nous faisons en Afghanistan depuis sept ans n'était pas vraiment un exemple d'action humanitaire neutre et indépendante. Tu te rends compte qu'on en

était à supplier les talibans de pouvoir soigner des mômes en train de mourir de faim ?

– Tu exagères !

Le cendrier à moustaches semblait avoir de grandes difficultés d'élocution. Il cherchait en permanence ses mots et ses bafouillages avaient l'air de le rendre plus furieux encore. L'autre devait être un subordonné car il tenait visiblement à ménager la susceptibilité de son interlocuteur. Il avait payé les deux cafés sans broncher quand Bernard Boron lui avait déclaré abruptement qu'il n'avait pas de monnaie sur lui. Il reprit ses explications avec une passion qui, ajoutée à sa maigreur et à ses yeux fiévreux, évoquait pour Sarah une sorte de Christ déchu.

– Pas du tout. Le régime a peu à peu durci les conditions d'intervention des ONG occidentales. Employer du personnel féminin est devenu de plus en plus difficile. Et tu sais bien que sans personnel féminin, on ne peut pas soigner les mères et leurs gosses. La dernière fois que je suis allé à Kaboul, juste avant qu'on évacue, un môme est mort parce que la mère était montée à l'avant du véhicule conduit par notre chauffeur.

– J'ai vaguement entendu parler de cette histoire. Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

– Tu sais bien que c'est interdit par les milices de, comme ils disent là-bas, la prohibition du vice et la promotion de la vertu...

– Arrête Fabrice ! Chaque fois que j'entends ce nom-là, j'ai l'impression que tu te moques de moi !

– C'est vrai pourtant. Je peux te l'assurer pour avoir vu se comporter ces fous furieux. Ces mecs-là sont de vrais dangers publics. Ils dressent des barrages dans les rues pour vérifier que tout le monde respecte bien la loi islamique. Enfin, leur loi islamique à eux...

L'autre fit un geste agacé, d'un air de dire : abrège, je n'ai pas beaucoup de temps.

– OK, je vais vite, obtempéra le Christ, qui tenait quand même à raconter son histoire. Les milices ont arrêté la voiture manu militari et fait descendre la femme, parce qu'elle n'avait pas le droit de voyager à côté d'un homme. Le chauffeur a eu beau dire que la voiture était déjà pleine, qu'il n'y avait plus de place à l'arrière, que le gamin allait mourir si on ne l'emmenait pas tout de suite au dispensaire, ils n'ont rien voulu savoir. Ils ont chassé la femme et l'enfant, fouetté le chauffeur. Quand on a pu renvoyer une autre voiture, le lendemain, c'était trop tard : le même était mort.

Le moustachu n'eut pas l'air plus perturbé que ça. Il poursuivait sa petite idée.

– Et avec l'intervention américaine, tu crois que ce sera plus facile d'agir ?

– Pour l'instant, on a fait évacuer tout le personnel. Ils sont prépositionnés dans les pays limitrophes. Véro cherche des gens pour renforcer les équipes, au Pakistan surtout. Dès que le pays s'ouvre, on fonce, comme tu nous l'as demandé.

– Un peu qu'on fonce : les budgets vont être considérables. Un truc à se faire des couilles en or.

Sarah tiqua. Elle ne s'attendait pas à une telle remarque. Mais son interlocuteur – Boron l'avait appelé Fabrice, Sarah pensa qu'il s'agissait peut-être de celui que l'hôtesse appelait tout à l'heure au micro – ne parut pas choqué.

– À qui le dis-tu ? Quand ils veulent, les Ricains savent mettre le paquet. Au moins, ça va renflouer les comptes. Sauf si MCF-USA nous mange la laine sur le dos...

– Qu'ils essaient ! Cette fois-ci, compte sur moi pour leur piquer les budgets. Pas question de se faire feinter comme en Somalie.

D'évoquer ce qui paraissait un sale souvenir, Boron en fulminait de rage. Son subordonné joua l'apaisement.

– On peut dire qu'elle est la bienvenue, cette urgence : des années qu'on en avait pas eu une aussi bonne. Heureusement qu'il y a le Sawana...

Sarah devait les regarder avec un peu trop d'insistance car le moustachu fit un signe à son copain pour qu'il baisse le ton. Gobelets à la main et clope au bec, ils s'éloignèrent. L'infirmière, perplexe, réfléchissait à ce qu'elle venait d'entendre. Elle n'avait pas compris grand-chose, mais la conversation lui paraissait quand même surprenante pour un sanctuaire de l'altruisme planétaire.

Elle n'avait pas remarqué que l'hôtesse tentait depuis plusieurs minutes d'attirer son attention. La fille finit par quitter son poste, furieuse d'être obligée de se déplacer : le standard téléphonique ne lui laissait pas une minute de répit.

– Vous pouvez monter au premier étage, Mme Braga vous attend.

Sarah gravit un escalier de métal brossé puis longea une coursive. Le bâtiment ressemblait à un immense navire, prêt à larguer les amarres pour tous les pays du monde. Sa salle d'attente n'abritait-elle pas des milliards d'hommes, ainsi que le proclamait une publicité diffusée sur toutes les ondes ?

– Entrez.

La voix ne contenait pas une once de chaleur. Dès que Sarah vit le regard d'acier que jetait sur elle Véronique Braga, elle comprit que mieux valait ne pas être trop féminine pour s'attirer les bonnes grâces de cette femme sans âge, maigre, comme desséchée sous son casque de cheveux gris comme de la paille de fer. De sévères lunettes métalliques accentuaient son air revêche. Sarah vit dans sa posture de méchanceté la preuve d'un manque d'assurance, le besoin d'imposer le respect coûte que coûte.

Plus tard, lorsqu'elle aurait rejoint le « terrain », elle apprendrait par les autres volontaires que comme dans beaucoup d'autres organisations humanitaires, la directrice du personnel était une ancienne volontaire, une infirmière comme elle. La plupart des ONG plaçaient des infirmières au service du recrutement, car on leur prêtait des qualités humaines spécifiques qui les auraient rendues aptes à sonder

la nature humaine. Véronique Braga s'était donc vue confier ce poste parce qu'il fallait bien la recaser après trop d'années passées sur le terrain, qui l'avaient définitivement coupée du monde professionnel.

À MCF comme dans les autres ONG, les volontaires les plus anciens s'étaient, au fil des années, emparés de tous les postes de direction. Ainsi ils étaient sûrs de contrôler l'organisation, évinçant tous les rivaux potentiels, balayant les critiques du haut de la supériorité que leur conféraient leurs années de mission. Le « terrain » les avait adoubés : eux seuls savaient, eux seuls détenaient la légitimité. Les autres ne pouvaient être que des imposteurs. Tout cela, Sarah l'apprendrait bien plus tard, elle comprendrait rétrospectivement l'attitude d'emblée hostile de celle que tous les volontaires de l'ONG avaient appris à craindre.

Véronique Braga était célibataire. Elle élevait seule deux enfants dont nul ne connaissait le père, et se vengeait des difficultés de la vie en piétinant les espoirs des jeunes gens qui rêvaient de devenir des volontaires de terrain, prenant soin d'envoyer en Afrique celui qui désirait travailler en Asie, s'acharnant à séparer les couples au nom des besoins suprêmes de l'organisation. Les volontaires se défoulaient en l'affublant de mille sobriquets : la Kapo, la porte de prison, la directrice des ressources inhumaines... Mais ils redoutaient tous l'épreuve de son bureau : selon son humeur, elle pouvait leur réserver les missions les plus agréables, dans des endroits paradisiaques (pour les Blancs), comme Madagascar ou Sri Lanka, ou bien les expédier dans l'enfer de la Somalie. Ou du Sawana en guerre.

Après des années de baroud sans confort et sans attaches, Véronique Braga avait eu envie de poser son sac à dos, de pouvoir envoyer ses enfants à l'école sans l'escorte de deux gardes armés. La tâche qu'elle avait acceptée à MCF était

difficile : sonder les motivations réelles des candidats au départ était une nécessité absolue pour éviter, quelques semaines plus tard, les rapatriements pour dépression nerveuse ou crise de folie, toujours effroyablement coûteux pour l'organisation. Le volontaire qui, peu à peu, perdait pied minait le reste de l'équipe et compromettait la survie de la mission. Les mauvais coucheurs, les fêlés, les cas pathologiques devaient impitoyablement être décelés dès l'entretien de recrutement car, ensuite, l'organisation engageait des frais de formation et de voyage qui devenaient de plus en plus lourds.

Véronique Braga n'avait donc pas droit à l'erreur. Et elle prenait son rôle très au sérieux. Depuis dix ans qu'elle officiait au siège, elle commençait à connaître la chanson. Pour elle, les candidats au départ se répartissaient en quatre catégories.

D'abord les déçus : un quart environ de ceux qui se présentaient étaient en train de vivre une rupture et voulaient très vite donner un sens, un nouveau départ, à une existence assombrie par un échec. Familiales, professionnelles, sentimentales... les raisons ne manquaient pas de vouloir couper les ponts. Ces candidats-là pouvaient se révéler les meilleurs volontaires... ou les plus catastrophiques. Elle devait juger très vite s'ils allaient trouver dans l'exil une nouvelle raison de vivre ou s'enfoncer dans la déprime.

Ensuite, les héros. Ceux-là venaient par idéalisme, s'imaginant investis d'une mission rédemptrice. Les recruter n'était pas moins risqué : une fois confrontés aux difficultés du travail de terrain, à l'hostilité de la population parfois, leur atterrissage était douloureux. La désillusion pouvait les remplir d'amertume, les rendre agressifs.

Troisième catégorie selon Véronique Braga, les rationnels. Ils planifiaient soigneusement leur expatriation dans le cadre d'un plan de carrière. Les préférés de la recruteuse : compé-

tents, la tête sur les épaules. Un peu cyniques aussi : ils savaient que bien présentée, leur expérience humanitaire pouvait se négocier au prix fort auprès de leurs futurs employeurs. Au moins, ceux-là ne s'attardaient pas dans l'humanitaire. Elle n'avait pas à régler l'éternel et douloureux problème de la réinsertion des volontaires de terrain. Surtout quand ils sortaient laminés de leurs années de mission, comme ceux qu'elle appelait les *has been*.

Ah, les *has been* ! En pensant à eux, Braga soupira. Le dernier quart, le pire. Les non-recasables. De vieux humanitaires qui ne parviendraient jamais à retrouver un travail « normal ». Irrémédiablement cassés par leurs années de terrain, ils étaient condamnés à rempiler éternellement. Sillonant la planète mission après mission, jusqu'à ce que l'alcool, la drogue, le sida ou une balle perdue, dans les endroits pourris où ils étaient les seuls à accepter de travailler, les fauchent glorieusement au champ d'honneur de la solidarité internationale.

Des paumés à la recherche d'une raison de vivre, des professionnels chevronnés qui s'offraient un break avec la certitude de retrouver leur job à l'hôpital, de jeunes diplômés perclus de certitudes, des idéalistes prêts à vivre dans les conditions les plus dures pour être fidèles à leurs convictions, Véronique Braga en avait vu défiler, des candidats au départ. Leur nombre ne cessait de croître. Le service du recrutement s'était étoffé au fil des années : une brochette de jeunes diplômés l'assistaient désormais dans la tâche ingrate de trier l'amoncellement de candidatures suscitées par l'image romantique de Mission contre la Famine, toujours au chevet d'un monde souffrant. Ses assistants assuraient maintenant les entretiens de présélection. Mais Véronique Braga tenait à voir personnellement tous ceux qui avaient passé ce premier

filtre : elle seule pouvait se targuer de l'expérience de terrain qui lui permettait de déceler, en quelques secondes, le profil psychologique d'un candidat au départ, lorsqu'il prenait place dans son bureau et qu'elle le toisait à la recherche de ses fêlures intérieures. Dans une vie normale, ces fêlures seraient restées profondément enfouies. Elles explosaient lorsque celui qui les portait se trouvait confronté à une situation de stress insupportable.

Souffrance d'être confronté à la violence et à la mort, insécurité permanente des conditions de vie et de travail, tensions avec les autorités et les employés locaux, promiscuité constante avec le reste de l'équipe, difficulté à s'isoler et à faire le point – ce qui n'empêchait pas une solitude profonde –, disparition des repères familiers. Plus le froid glacial la nuit, mais la chaleur torride durant la journée, une nourriture toujours identique, des conditions d'hébergement précaires..., tout se liguaient pour mettre les nerfs du volontaire à fleur de peau. Le courrier qui n'arrive pas, la même cassette cent fois réécoutée, le même livre, lu et relu, qu'on connaît par cœur au fil des mois. Le sentiment d'être abandonné par le bureau parisien qui, lui, vit confortablement et s'octroie la meilleure part : un travail salarié bien rémunéré et la renommée humanitaire, sans les difficultés concrètes du travail de terrain... Quelques semaines de ce régime suffisaient parfois à briser les carapaces les plus solides, à rendre fous certains individus. Les rapatrier d'urgence coûtait cher à l'organisation. Retrouver le quotidien calme et confortable de leur famille, de la vie provinciale, de leurs amis leur permettait en général de se refaire une santé. En apparence. C'est à ce moment-là qu'ils repartaient proposer leurs services à une autre organisation.

Ceux-là, Véronique Braga devait les déceler au plus vite. Toute seule. La concurrence avec les autres associations

Sylvie Brunel

•• Frontières

Quand Sarah, l'infirmière, et Marc, le cadre supérieur, partent comme volontaires humanitaires en Afrique centrale, ils sont heureux et fiers d'avoir été recrutés par l'une

Sylvie Brunel a présidé pendant plusieurs années une grande ONG internationale, jusqu'à sa démission en février 2002.

Géographe, elle enseigne aujourd'hui à l'université

Paul-Valéry de Montpellier. Après de nombreux ouvrages consacrés au sous-développement, *Frontières* est son premier roman.

des plus grandes ONG du monde occidental : enfin, ils vont pouvoir s'attaquer aux souffrances de l'humanité.

Sur place, leur action se révèle difficile, harassante, dangereuse aussi. Ils découvrent une réalité où l'héroïsme quotidien se mêle au gaspillage et au mensonge.

Sans en référer à Paris, l'équipe prend le risque de monter une expédition dans les provinces rebelles. Alors que le conflit s'embrase, les volontaires français se retrouvent pris au piège, livrés au chaos d'une guerre civile. Bientôt, la frontière se brouille entre le bien et le mal ; entre

les victimes et les bourreaux, entre les humanitaires et les autres.

Ni Sarah ni Marc n'en sortiront indemnes.

Épopée d'une mission dans une Afrique en crise, *Frontières* pulvérise par la réalité brûlante d'une fiction cette confortable illusion : l'Humanitaire.

DENOËL

B 25462.3  04.03
ISBN 2.207.25462.3
19 €

9  782207 254622